



HAL
open science

L'anthologie comme réinterprétation : la traduction française du Spectator

Alexis Lévrier

► **To cite this version:**

Alexis Lévrier. L'anthologie comme réinterprétation : la traduction française du Spectator. Bohnert, Céline; Gevrey, Françoise. L'Anthologie : histoire et enjeux d'une forme éditoriale du Moyen Âge au XXIe siècle, ÉPURE - Éditions et Presses universitaires de Reims, pp.339-359, 2014. hal-02901194

HAL Id: hal-02901194

<https://hal.science/hal-02901194>

Submitted on 16 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

L'anthologie comme réinterprétation : la traduction française du *Spectator*

Alexis LÉVRIER
Université de Reims Champagne-Ardenne – CRIMEL

Le phénomène des « spectateurs » a connu, tout au long du XVIII^e siècle, un succès sans précédent dans l'histoire de la presse littéraire. À l'origine de ce genre journalistique se trouve évidemment le *Spectator* de Joseph Addison et de Richard Steele, périodique lancé à Londres le 1^{er} mars 1711. Le triomphe commercial aussitôt remporté par ce journal aurait pu cependant rester limité à l'Angleterre, dans la mesure où le *Spectator* évoque des réalités sociales, politiques et culturelles propres au Royaume de Grande-Bretagne. Mais il n'en est rien : au cours des années suivantes, le *Spectator* a en effet été lu et imité en Hollande, en France comme en Allemagne. Puis est venu le tour de l'Italie, de l'Espagne, de la Russie et d'une large partie du monde, puisque les colonies anglaises d'Amérique du nord, et même une partie de l'Amérique latine, ont vu naître à leur tour des « spectateurs¹ ».

Nous voudrions nous intéresser ici à l'ouvrage sans lequel jamais le journal d'Addison n'aurait pu donner lieu à un phénomène médiatique d'une telle ampleur. Cette œuvre, *Le Spectateur ou le Socrate moderne*, constitue la première traduction du *Spectator* en français. Elle a été conçue par un auteur anonyme et publiée à Amsterdam, à partir de 1714, soit trois ans seulement après le lancement du journal anglais². Nous verrons que cette traduction a été bien plus diffusée, à l'échelle internationale, que ne l'ont été les éditions en langue

1. Le terme « spectateurs » est communément utilisé pour désigner les imitations du *Spectator*. Sur le succès du phénomène spectral à l'échelle européenne, voir notamment notre ouvrage *Les Journaux de Marivaux et le monde des « spectateurs »*, Paris, PUPS, 2007. Voir également, pour la dimension internationale de ce phénomène, l'étude de Fritz Rau, *Zur Verbreitung und Nachahmung des Tatler und Spectator*, Heidelberg, Carl Winter, 1980 et l'ouvrage collectif *Regards sur les « spectateurs »*, K. Ertler, A. Lévrier et M. Fischer (dir.), Bern, New York, Paris, Peter Lang, 2012.
2. Cette traduction, publiée par David Mortier, a pour titre complet *Le Spectateur ou le Socrate moderne, où l'on voit un portrait naïf des mœurs de ce siècle. Traduit de l'anglais*.

anglaise du *Spectator*. Mais le statut de cet ouvrage pose en réalité problème dans la mesure où *Le Spectateur ou le Socrate moderne*, tout en affirmant sa fidélité au *Spectator*, prend d'évidentes libertés avec lui. Il s'agit donc d'une traduction, mais aussi d'une adaptation, d'une acclimatation, d'une transposition même peut-être. Et, à coup sûr, d'une anthologie : car, loin de chercher à restituer dans son intégralité l'immense ensemble formé par les numéros du *Spectator*, le traducteur trie, élimine, réduit, sans forcément prévenir les lecteurs des transformations qu'il opère. Nous analyserons la sélection opérée dans *Le Spectateur ou le Socrate moderne*, en tentant de répondre à une double question : d'abord, bien-sûr, à quels objectifs les choix opérés par le traducteur répondent-ils ? Ensuite, quelle a été l'influence de ces choix sur l'évolution du phénomène spectral à l'échelle européenne et internationale ?

Certes, il convient de reconnaître la difficulté de la tâche entreprise par ce traducteur anonyme, et les efforts méritoires qu'il a déployés pour respecter son modèle anglais, tout en opérant d'inévitables coupes. Mais nous nous demanderons si ce travail de réduction n'oriente pas malgré tout la lecture – au point peut-être de trahir, au moins dans une certaine mesure, l'esprit même du périodique anglais. Il nous faudra enfin envisager la pratique anthologique ouverte par *Le Spectateur ou le Socrate moderne* : nous évoquerons le devenir de cette traduction, de même que les traductions du *Spectator* dans d'autres langues. Nous essaierons ainsi de montrer que la volonté de choisir, de fusionner, de reclasser les numéros du *Spectator*, va rapidement devenir une règle partout en Europe.

Une traduction partielle, mais se voulant fidèle

Pour bien comprendre la difficulté que pouvait constituer la traduction d'un ouvrage tel que le *Spectator*, il convient d'abord de rappeler le statut très singulier de cette publication : au moment de son lancement, le périodique de Joseph Addison et de Richard Steele est en effet déjà à la fois un journal et autre chose qu'un journal.

Journal il l'est, bien entendu : il s'agit même d'un quotidien, à une époque où la presse quotidienne vient seulement de faire son apparition en Angleterre, et où cette périodicité soutenue ne concerne

encore que le journalisme politique³. Le *Spectator*, lui, est un journal culturel, au sens le plus large que peut avoir ce terme. Addison et Steele vont donc, pour la première fois, exploiter la périodicité quotidienne pour se faire l'écho de l'actualité des arts, de la littérature ou des spectacles.

Mais une tension apparaît d'emblée entre le choix de ce mode de publication et le contenu moral revendiqué par le journal : contrairement aux quotidiens politiques, le *Spectator* a en effet la prétention de s'inscrire dans la durée en dispensant des leçons valables quelle que soit l'époque. Certes, Addison et Steele veulent jouer un rôle de guide auprès du public contemporain ; mais ils affirment dans le même temps leur intention de s'adresser également aux générations futures. Le *Spectator* est donc une œuvre hybride, que ses auteurs conçoivent à la fois comme une œuvre intemporelle et comme le portrait au jour le jour d'une Angleterre en mouvement. Ce statut ambivalent explique que, très vite, deux modes de publication sont entrés en concurrence. Si le *Spectator* a bien entendu existé d'abord sous la forme de feuilles quotidiennes, la réunion de ces numéros en volumes a en effet été très rapidement envisagée. La première édition collective a même été lancée avant l'arrêt de la publication quotidienne, puisque les deux premiers volumes ont vu le jour au début de l'année 1712, alors que la parution par feuilles s'est poursuivie jusqu'à la fin de la même année⁴. Cette première édition collective est en outre particulièrement soignée et le choix de la compléter par un index thématique témoigne déjà, de la part des auteurs et de leur éditeur, de la volonté de proposer un ensemble cohérent plutôt que la simple juxtaposition de fragments hétérogènes.

Éditer en volumes le *Spectator* représentait cependant une véritable gageure. 635 numéros ont en effet été publiés sous ce titre entre 1711 et 1714 : aux 555 feuilles parues entre le 1^{er} mars 1711 et le 6 décembre 1712, sont venus en effet s'ajouter 80 numéros entre le 18 juin et le 20 décembre 1714, lorsque Addison a décidé de relancer le périodique, à un rythme cette fois trihebdomadaire. Durant les quelques mois de 1714 où le *Spectator* connaît de la sorte une seconde vie, la confusion entre feuille et volume est déjà omniprésente. Il est

3. Le *Daily Courant*, premier quotidien en langue anglaise, a été lancé moins d'une décennie plus tôt, le 11 mars 1702.

4. Sept volumes, regroupant l'ensemble des numéros parus en 1711 et 1712, paraîtront en 1712 et 1713.

en effet probable que cette continuation ne s'est poursuivie que le temps d'accumuler une matière suffisante pour compléter l'édition en volumes par un tome comparable aux précédents. Lorsque paraît ce huitième et dernier volume, en 1715, l'édition du *Speċtator* représente un ensemble de quelque 2600 pages. Cette masse, déjà considérable en elle-même, l'est plus encore si l'on ajoute aux 635 numéros du *Speċtator* les feuilles du *Tatler* et du *Guardian*, deux journaux des mêmes auteurs publiés respectivement avant et après le *Speċtator*, et qui forment avec lui une sorte de trilogie journalistique⁵.

Il est logique, dès lors, que des éditeurs aient très tôt été tentés de publier une sélection de ces trois journaux, plutôt que la totalité de leurs numéros. Cette question s'est ensuite posée avec plus d'acuité encore dans le reste de l'Europe. Dans leur immense majorité, les lecteurs du continent n'ont en effet connu le *Speċtator* que grâce à la traduction française publiée à partir de 1714⁶. C'est donc par le biais des lourds volumes de cette traduction, et non sous la forme des fragiles feuilles volantes vendues à l'origine en Angleterre, que le public continental va découvrir le *Speċtator*. Il s'agit là d'une première inflexion dans la réception européenne du périodique anglais – et peut-être, nous y reviendrons, celle dont l'importance s'avérera la plus décisive.

Le Speċtateur ou le Socrate moderne n'en apparaît pas moins, dès le premier volume publié en 1714, comme une entreprise éditoriale ambitieuse et cohérente. Six volumes de proportions équivalentes se succèdent ainsi jusqu'en 1726 et, malgré un changement d'éditeur

5. Le *Tatler*, fondé par Steele en 1709, est souvent considéré comme l'ancêtre du *Speċtator*. Il a connu 271 livraisons jusqu'au début de l'année 1711. Steele est également à l'origine du lancement du *Guardian*, dont 75 numéros ont été publiés entre mars et octobre 1713. Addison a participé à ces deux entreprises journalistiques, même si son implication est demeurée inférieure à celle de Steele.
6. Certes, les feuilles originales du périodique d'Addison et de Steele ont peut-être circulé quelque temps en Hollande, mais cela n'a pu concerner qu'un public très restreint. Un jeune journaliste néerlandais, Justus Van Effen, a cependant eu très tôt accès à certains numéros, puisqu'il lance à La Haye, dès le 19 mai 1711, un périodique intitulé *Le Misanthrope*, qui s'inspire délibérément du *Speċtator*. Mais il le doit très probablement à son éditeur, Thomas Johnson : ce dernier, libraire écossais installé à La Haye depuis 1701, conservait des liens étroits avec la Grande Bretagne, et cherchait à se procurer toutes les nouveautés littéraires anglaises susceptibles d'intéresser le public hollandais. Voir sur ce point notre article « Justus Van Effen, "passeur" entre les presses anglaise et française », dans L. Andries, F. Ogée, J. Dunkley et D. Sanfey (dir.), *An intellectual journey. Translation, circulation and adaptation in England, France and Ireland in the Enlightenment*, Oxford, Voltaire Foundation, coll. « SVEC », 2013, p. 233-246.

à partir du tome IV, la ville de publication demeure Amsterdam et la présentation matérielle reste presque inchangée d'un volume à l'autre⁷. Cette édition hollandaise fait par ailleurs l'objet, avec un certain retard, d'une réédition identique à Paris, dont la publication s'échelonne entre 1716 et 1726⁸. Ces six tomes sont conçus par le traducteur comme un ensemble se suffisant à lui-même, et il n'est pas envisagé à l'époque de publier d'autres volumes à une date ultérieure. Mais, derrière cette homogénéité de façade, se cache une réalité bien plus contrastée. Le traducteur a choisi en effet de ne conserver que 417 des 635 feuilles du *Spectator*, ici rebaptisées « discours », soit l'équivalent des deux tiers environ des numéros du périodique anglais publiés entre 1711 et 1714. À ces 417 « discours » s'en ajoutent il est vrai dix autres, qui clôturent le sixième et dernier tome. Mais ces dix « discours » ne sont pas d'authentiques numéros du *Spectator*, puisque le traducteur a complété son dernier volume en utilisant une continuation apocryphe du *Spectator*, publiée sous la direction de William Bond entre janvier et août 1715. Le choix de traduire dix numéros d'une suite rédigée sans le consentement des fondateurs du *Spectator* contribue, en dépit du sérieux de cette aventure éditoriale, à faire du *Speçtateur ou le Socrate moderne* un ensemble à la fois incomplet et composite.

Les manques de cette traduction en six volumes ont été partiellement compensés une trentaine d'années plus tard. Ainsi, en 1750, paraît un tome VII séparé en Hollande, qui traduit 72 nouveaux numéros du *Spectator* : ce nouveau volume n'a cependant pas la rigueur des précédents, puisqu'il ne comporte pas de préface et ne présente pas les numéros dans l'ordre chronologique de leur parution⁹. Enfin, en 1754 et 1755, est publiée à Paris une nouvelle édition collective, qui reprend et complète les éditions précédentes. Éditée

7. Le 2^e tome paraît en 1716 et le 3^e en 1718. À partir du 4^e tome, publié en 1720, l'édition n'est plus assurée par David Mortier mais par les frères Wetstein. Ces derniers publient ensuite le 5^e volume en 1721 et le 6^e en 1726. Ces six tomes sont édités dans un format in-12, et sont de longueur équivalente (autour de 480 à 500 pages). Les trois premiers tomes comportent 70 numéros, et les trois suivants regroupent respectivement 75, 70 et 72 « discours ».
8. Les tomes I et II sont publiés par Papillon en 1716. Sa veuve fait paraître les trois volumes suivants en 1723. Le dernier tome est publié par L'Hermitte en 1726. Le texte de l'édition française de cette traduction est en tous points semblable à celui de l'édition hollandaise.
9. *Le Speçtateur ou le Socrate moderne*, t. VII, Amsterdam et Leipzig, Arkstée et Merkus, 1750.

par un conglomérat de libraires en deux formats (3 volumes in-4° et 9 volumes in-12), cette nouvelle édition, à défaut d'être définitive, sera la plus complète jamais publiée en français. Elle reprend en effet tous les numéros déjà traduits et ajoute 62 nouveaux « discours¹⁰ ». Ce sont donc 551 numéros du *Speċtator* qui sont désormais proposés au public francophone, grâce à l'apport probable d'un nouveau traducteur¹¹. Pour autant, en dépit de son ambition, la traduction publiée en 1754 et 1755 demeure partielle, et jamais le *Speċtator* ne sera traduit en français dans sa globalité.

Si *Le Speċtateur ou le Socrate moderne* est resté une entreprise incomplète, il convient de souligner les efforts de fidélité du ou des traducteur(s) hollandais. Cette volonté d'exactitude est du reste affirmée avec force dans presque toutes les préfaces qui ouvrent les tomes de cette traduction. Ces préfaces sont d'ailleurs remarquables d'un point de vue pédagogique : elles rappellent le contexte de la publication en Angleterre, et expliquent les particularismes que le public francophone pourrait ne pas avoir compris. Le traducteur présente en outre clairement les deux auteurs, tout en respectant, dans les premières préfaces du moins, l'anonymat qu'ils ont voulu conserver¹². Cette volonté de fidélité est également présente au sein de la traduction elle-même, au moins pour ce qui est des six

10. Dans l'édition in-12, ces 62 nouveaux « discours » composent un 9^e et dernier volume, intitulé « Supplément », qui ne comporte ni table des matières ni préface. Ces numéros sont encore plus détachés des précédents dans l'édition in-4° : ils sont en effet absents de certains exemplaires ; et, lorsqu'ils y figurent, ils sont placés à la fin du tome III, à la suite de la table des matières générale, et possèdent une pagination disjointe du reste du volume.
11. Si le traducteur des six premiers volumes est demeuré inconnu, Formey attribue la traduction des deux derniers tomes à un auteur néerlandais, Élie de Joncourt (Johann Heinrich Samuel Formey, *La France littéraire, ou dictionnaire des auteurs français vivants*, Berlin, Haude et Spener, 1757, p. 209). Cette attribution est crédible, dans la mesure où Élie de Joncourt a traduit de nombreux ouvrages anglais en français et contribué à des journaux de critique littéraire en langue française tels que le *Journal littéraire* et la *Bibliothèque des sciences et des arts*. Cependant, l'abbé d'Hébrail, dans *La France littéraire* de 1769, attribue pour sa part les deux derniers tomes de la traduction à Jean-Pierre Moët, qui fut notamment l'un des rédacteurs du *Journal étranger* (Jacques Hébrail, *La France littéraire*, t. II, Paris, veuve Duchesne, 1769, p. 529.) On le voit, la question de l'identité du ou des traducteur(s) du *Speċtator* en français demeure à ce jour largement irrésolue.
12. Dans la préface du tome III, le traducteur confirme cependant ce que, selon lui, le public sait déjà : « l'illustre Mr Addison » est bien l'auteur d'une partie des feuilles du *Speċtator* (« Préface du traducteur », *Le Speċtateur ou le Socrate moderne*, t. III, Amsterdam, D. Mortier, 1718, page non numérotée).

premiers tomes. Ainsi, les omissions mises à part, le premier traducteur respecte la succession chronologique et présente les « discours » dans l'ordre de leur parution en Angleterre. De la même manière, il conserve dans une certaine mesure les noms de lieux et de personnes. Plutôt que de chercher à transposer l'action du périodique, le traducteur choisit ainsi le plus souvent de présenter, par le biais de notes insérées en bas de page, les lieux ou les institutions que le lecteur continental est susceptible de ne pas connaître¹³.

Traduire le *Spectator* en français a donc été un travail de longue haleine. Il s'agit en outre d'un travail rigoureux, qui cherche à rendre accessible le périodique d'Addison et de Steele sans pour autant le trahir. Le traducteur revendique du reste un projet tout aussi sérieux que les deux auteurs anglais, puisqu'il affirme, à la fin de la préface du tome I, vouloir comme eux instruire et éduquer les autres hommes :

Je m'estimerai fort heureux, si ma traduction est accompagnée, dans les pays étrangers, d'aussi bons effets que l'original en a produit dans la *Grande-Bretagne*, et que l'on ne peut attribuer qu'au merveilleux secret qu'ont eu les auteurs de joindre partout l'utile à l'agréable. Il n'y a rien du moins qui soit plus propre à me soutenir dans la continuation de ce rude travail, que l'espérance de ramener les hommes de leurs égarements, et de leur inspirer des principes d'honneur et de vertu¹⁴.

Le traducteur parle ici de « rude travail ». Dans la préface du tome II, il évoque de nouveau une « tâche [...] pénible¹⁵ » et dans celle du tome III un « pénible travail¹⁶ ». Cette insistance n'est sans doute pas feinte tant le labeur à accomplir était immense et tant le résultat, d'un volume à l'autre, apparaît constamment minutieux. La réussite de cette entreprise a du reste aussitôt été saluée par les contemporains. La publication des volumes de cette traduction donne ainsi lieu à des comptes rendus élogieux dans la plupart des périodiques

13. C'est le cas dès le premier « discours », traduction du numéro inaugural du *Spectator*. Une note indique par exemple que « *Drury-Lane* » et le « *Marché au Foin* » (traduction de « the *Hay-Market* ») « sont deux rues de Londres » (*Le Spectateur ou le Socrate moderne*, t. I, Amsterdam, D. Mortier, 1714, p. 4).

14. *Ibid.*, « Préface du traducteur », p. XIX.

15. *Le Spectateur ou le Socrate moderne*, t. I, éd. cit., p. X.

16. *Le Spectateur ou le Socrate moderne*, t. III, éd. cit., n.p.

de critique littéraire de l'époque, qu'il s'agisse du *Journal littéraire*, des *Nouvelles de la République des Lettres*, des *Nouvelles littéraires*, ou de *L'Europe savante*. S'ils soulignent les insuffisances, et parfois les erreurs ponctuelles du traducteur, ils reconnaissent dans l'ensemble ses efforts de fidélité et la constance dont il fait preuve. Même un critique aussi intransigeant que Jean Le Clerc, commentateur attaché à une critique impartiale et méthodique, affiche de manière répétée son admiration pour le *Spectator* et pour *Le Spectateur ou le Socrate moderne*¹⁷. S'il met surtout en évidence le talent des deux auteurs anglais, il se montre également très favorable au travail du traducteur. En 1722, à l'occasion de la parution du tome V du *Spectateur ou le Socrate moderne*, il souligne ainsi la qualité de cette traduction dont, selon lui, « on a été généralement très satisfait¹⁸ ».

Pourtant, cette fidélité que saluent les commentateurs de l'époque a ses limites. Les choix du traducteur, et notamment les retraits de numéros qu'il opère, sont toujours significatifs. Ils témoignent, nous allons le voir, d'une volonté d'acclimater le modèle anglais, tout en engageant un dialogue critique avec lui.

Une relecture critique

Si le traducteur met en scène dans ses préfaces sa sincérité et son application, il s'étend beaucoup moins en revanche sur son choix de ne pas conserver un nombre très important de numéros. On pourrait même être tenté de parler à propos du *Spectateur ou le Socrate moderne* d'« anthologie subreptice », pour reprendre l'expression utilisée par Stéphane Zékian dans ce volume. Certes, l'expression serait sans doute exagérée en l'occurrence, car le traducteur finit par admettre, du bout des lèvres, qu'il a laissé de côté certains numéros. Mais cet aveu est tardif et partiel, puisqu'il n'a lieu que dans la préface du tome III, et ne porte que sur ce seul tome. Il s'agit en outre d'une déclaration ambiguë, puisque le traducteur signale qu'il

17. Dans la *Bibliothèque ancienne et moderne*, il émet un avis élogieux au moment de la parution du premier tome du *Spectateur ou le Socrate moderne* (*Bibliothèque ancienne et moderne*, t. I, seconde partie, Amsterdam, D. Mortier, 1714, article IV, p. 383-451). Il fait de même deux ans plus tard, au moment de la parution du deuxième tome (*Bibliothèque ancienne et moderne*, t. V, seconde partie, Amsterdam, D. Mortier, 1716, article IV, p. 418-426).

18. *Bibliothèque ancienne et moderne*, t. XVII, seconde partie, Amsterdam, frères Wetstein, 1722, article XI, p. 235.

a « sauté plusieurs [discours] qu'on voit dans l'original, parce qu'ils n'auraient aucun agrément en français¹⁹ ». Il n'y a bien sûr rien de plus subjectif que ce critère de l'agrément, et rien de plus désinvolte que cette très légère concession : à cette époque, la première traduction française n'a pas seulement laissé de côté « plusieurs discours » mais un nombre considérable de feuilles du *Spectator*.

À défaut d'être parfaitement assumé, le travail de réduction auquel se livre le traducteur est dans la majorité des cas assez cohérent. Il a très clairement pour but d'adapter le *Spectator* au public francophone, qu'il soit hollandais ou français. Ce dernier était évidemment peu familier des réalités politiques et sociales évoquées dans le *Spectator* et le traducteur a donc, en toute logique, retiré des numéros qui évoquent trop précisément l'actualité londonienne. L'omission de feuilles ayant trait à l'actualité politique est la plus facile à expliquer : même si les auteurs du *Spectator* affichent leur neutralité, ce périodique est en effet fortement politisé. À une époque où l'Angleterre est déchirée entre Whigs et Tories, Addison et Steele sont deux figures éminentes du parti whig et de nombreux numéros du *Spectator* en portent la trace²⁰. Ce contexte étant presque incompréhensible pour le public continental, il est naturel que beaucoup de numéros à forte dimension politique aient été supprimés. Le traducteur n'hésite pas non plus à omettre des livraisons qui ont trait, de près ou de loin, à l'actualité culturelle anglaise. Ainsi, dans le premier tome, il supprime plusieurs feuilles du *Spectator* qui portent sur l'opéra italien. À cette époque, Addison participe en effet à une campagne menée à Londres contre l'opéra en langue étrangère, et le traducteur a de toute évidence jugé que cette polémique était trop spécifiquement anglaise pour intéresser le public francophone. De la même manière, il exclut des numéros qui font

19. *Le Spectateur ou le Socrate moderne*, t. III, éd. cit., n.p.

20. Le parti whig représente à l'époque une bourgeoisie tournée vers le commerce et attachée aux libertés parlementaires, par opposition au parti Tory, favorable à la vieille aristocratie foncière. Dans le *Spectator*, la classe des négociants est représentée par le personnage de Sir Andrew Freeport, l'un des membres du club de « Mr Spectator ». Ce dernier apparaît constamment comme un homme respectable, raisonnable et méritant. La « gentry », en d'autres termes l'aristocratie foncière, est également représentée dans le club de « Mr Spectator », à travers le personnage de Sir Roger de Coverley. Les excentricités et les ridicules de ce dernier traduisent la préférence idéologique d'Addison et de Steele pour la classe des marchands qu'incarne Sir Andrew Freeport. Mais les défauts prêtés à Sir Roger ont paradoxalement contribué à faire de lui le personnage le plus populaire du journal aux yeux du public.

référence à des œuvres littéraires que ne connaissent pas encore les lecteurs du continent. Ainsi, il ne traduit pas une longue série de feuilles portant sur le *Paradis perdu* de Milton. C'est l'un des seuls choix qu'il justifie précisément dans ses préfaces : il explique en effet dans le tome III que ce poème « n'a pas été et [...] ne sera sans doute jamais traduit en notre langue²¹ ». Il se trompe lourdement, puisque l'œuvre de Milton sera traduite en français dès 1729 par Dupré de Saint Maur. Mais il est incontestable que le public continental ne connaît pas ce poème au moment où paraît sa traduction, et son choix est donc cohérent²². Pour des raisons analogues, il supprime de nombreux passages au sein des numéros qu'il traduit : Addison avait tendance en effet à intégrer de nombreux extraits de poèmes dans ses feuilles. Comme l'a constaté Alain Bony dans l'article très précis qu'il a consacré au *Speſtateur ou le Socrate moderne*, le traducteur a choisi de ne pas conserver la plupart de ces extraits, voire de supprimer les numéros dans lesquels ils étaient insérés²³.

D'autres choix sont plus surprenants, mais s'avèrent finalement relativement logiques. Le traducteur omet par exemple un certain nombre de feuilles dans lesquelles les auteurs anglais évoquent les contraintes techniques, matérielles ou politiques qu'ils doivent affronter pour publier leur journal. Il néglige en particulier le numéro 10, dans lequel l'auteur fictif du journal anglais s'enorgueillit du triomphe public remporté par les premières feuilles de son périodique²⁴. Addison, dans cette dixième livraison, inaugure une pratique qui demeurera très fréquente non seulement dans le

21. *Le Speſtateur ou le Socrate moderne*, t. III, éd. cit., n.p.

22. Les numéros consacrés au *Paradis perdu* seront traduits en revanche dans le tome VII du *Speſtateur ou le Socrate moderne*, publié de manière séparée en 1750.

23. « Portrait du *Speſtator* en "Socrate moderne" », dans *La Traduction romanesque au XVIII^e siècle*, A. Cointre et A. Rivara (dir.), Arras, Presses de l'Université d'Artois, 2003, p. 141-164. Alain Bony fournit plusieurs exemples de numéros ou d'extraits de numéros que le traducteur a sans nul doute supprimés pour ne pas avoir à les traduire (*ibid.*, p. 150-153).

24. Cette feuille sera finalement traduite elle aussi en 1750 : elle constitue le 2^e numéro du volume VII du *Speſtateur ou le Socrate moderne*. Dans cette livraison, l'auteur fictif fournit des informations précises, et relativement fiables, sur l'accueil réservé à son périodique dans la capitale anglaise. Il rapporte que, selon son libraire, il se vend chaque jour 3000 exemplaires de son journal ; il en déduit qu'« en ne comptant que vingt lecteurs pour chaque exemplaire, ce qui est un calcul assez modeste, [il doit] avoir dans *Londres* et dans *Westminster* soixante mille disciples » (*Le Speſtateur ou le Socrate moderne*, t. VII, éd. cit., p. 7).

Spectator, mais dans toute la tradition spectatorielle : les auteurs de « spectateurs » conserveront en effet l'habitude de mettre en scène la fabrication, la distribution et la réception de leurs journaux. Mais, en dépit des renseignements précieux apportés par cette dixième feuille sur l'accueil réservé au journal anglais, le traducteur avait d'évidentes raisons de la supprimer, de même que les autres numéros de ce type : les lecteurs du continent, n'ayant connu que la traduction française du *Spectator*, n'étaient pas directement concernés par des informations portant sur la diffusion par feuilles du journal anglais.

Toutes ces omissions ont donc pour but d'acclimater le modèle du *Spectator* en supprimant les particularismes culturels ou linguistiques qui pourraient le rendre difficilement compréhensible. Les choses se compliquent cependant lorsque l'on découvre que cette sélection s'accompagne d'une restructuration et d'une réinterprétation du *Spectator*. Le traducteur ne se contente pas en effet d'omettre quelques numéros. Il procède constamment à des additions, et ces ajouts, autant que ces suppressions, témoignent très clairement d'une volonté d'orienter par avance la lecture du journal. La première et la plus spectaculaire de ces transformations concerne le titre du journal. Certes, cette référence à Socrate n'est pas contradictoire avec le projet d'Addison et de Steele. Le traducteur prend soin en outre d'expliquer son choix dans la préface du tome I, et il souligne que cette précision n'a pour fonction que de clarifier la volonté des deux auteurs anglais :

Pour ce qui est du titre général, il n'y a pas eu moyen de changer celui du SPECTATEUR, comme on le verra facilement par la lecture de tout l'ouvrage, quoique les Français ne joignent pas à ce mot la même idée que les Anglais, ou du moins nos auteurs, semblent y avoir attachée ici. Afin donc de le développer en quelque manière, je l'ai accompagné de celui du SOCRATE MODERNE, qui répond assez juste au but que ces Messieurs se proposent, de bannir le vice et l'ignorance de leur pays, et la méthode qu'ils y emploient²⁵.

Il est même possible que cette amplification du titre joue, au moins dans une certaine mesure, un rôle de compensation. Dans le numéro 10,

25. *Le Spectateur ou le Socrate moderne*, t. III, éd. cit., n.p.

dont nous avons vu qu'il a été supprimé par le premier traducteur, Addison avait en effet comparé son projet à celui de Socrate :

On a dit de *Socrate*, qu'il apporta la philosophie des cieux pour la faire habiter parmi les hommes. Je brigue à peu près le même honneur, et souhaite de faire dire de moi, que j'ai fait sortir la philosophie du séjour des cabinets, des bibliothèques et des collèges, pour se trouver à des assemblées, à des parties de plaisir, et dans des cafés²⁶.

Il n'est donc pas aberrant d'avoir réintégré dans le titre de l'œuvre cette référence à Socrate, mais un tel choix revient à attirer exclusivement l'attention du lecteur sur la dimension philosophique et morale de l'œuvre, alors que le périodique d'Addison et de Steele est caractérisé par la diversité de son contenu. Certes, l'auteur fictif du journal du *Spectator* souligne constamment sa volonté d'instruire le public. Mais Steele et Addison n'hésitent pas à s'éloigner de ces considérations morales pour adopter un ton léger, voire humoristique. Le titre cherche donc à expliciter le projet du journal anglais, mais ce faisant il en infléchit déjà la lecture. Cette volonté de clarification conduit le traducteur à d'autres choix, qui s'avèrent eux aussi déterminants pour la réception de l'œuvre sur le continent. Il introduit en particulier de nombreux effets de structuration, sans doute dans le but de rendre plus accessibles le contenu du journal et son architecture d'ensemble. Ainsi, lorsque les auteurs anglais renvoient au sein de leurs feuilles à l'une de leurs précédentes livraisons, le traducteur ajoute une note de bas de page pour donner la référence précise de ce « discours ». De même, à partir du tome III, il introduit en manchette des phrases de présentation, qui annoncent le sujet traité dans le numéro. Enfin, il termine chaque volume par une table des matières assez précise, qui constitue en fait un index détaillé. Cet effort de classement, ajouté au travail de sélection auquel se livre le traducteur, aboutit à une réorganisation complète de l'original anglais : le traducteur allège d'un côté, mais il clarifie et ordonne de l'autre. Au bout du compte, c'est la portée de l'œuvre elle-même qu'il transforme de la sorte.

26. *Ibid.*, t. VII, éd. cit., p. 7-8.

Il est même possible de se demander si, en dépit de ses efforts méritoires, et peut-être même à cause d'eux, le traducteur n'a pas fini par dénaturer son modèle anglais. La sélection draconienne qu'il opère parmi les numéros du *Speĉtator* a notamment pour effet de minorer la contribution de Steele au profit de celle d'Addison. Au départ, Steele et Addison ont pourtant contribué au *Speĉtator* dans des proportions strictement équivalentes, puisque tous deux ont rédigé 251 numéros de la première série. Mais Steele avait rédigé beaucoup de numéros humoristiques, de livraisons entièrement composées de lettres de lecteurs, ou de feuilles faisant référence à l'actualité, aux modes, à telle ou telle polémique concrète. Il semble que la volonté de choisir de préférence des sujets plus accessibles, mais aussi plus sérieux, ait conduit le traducteur à privilégier l'apport d'Addison. Les suppressions auxquelles il procède dans les six premiers tomes aboutissent en effet à supprimer beaucoup plus de feuilles rédigées par Steele que par Addison. Le *Speĉtator* est ainsi changé en un ouvrage plus austère, plus philosophique, plus uniforme également.

Les choix du traducteur tendent aussi, au moins dans une certaine mesure, à faire oublier que le *Speĉtator* était à l'origine une publication périodique. Certes, le traducteur précise d'emblée, dans la préface du premier tome, que cet ouvrage a d'abord existé sous la forme d'un journal²⁷. Mais, nous l'avons dit, les références trop précises à l'actualité sont occultées, de même que les numéros mettant en scène l'existence matérielle du journal. Plus significatif encore peut-être, un constat analogue peut être énoncé à propos de l'organisation et de la présentation de cette traduction. À l'inverse de l'édition anglaise en volumes, *Le Speĉtateur ou le Socrate moderne* ne comporte en effet aucun indice de périodicité. Alors que dans les volumes de l'édition anglaise le texte de chaque numéro était précédé par un en-tête précisant la date de parution originelle, ces indications sont purement et simplement supprimées dans la traduction française. De la même manière, le choix systématique du terme « discours » pour désigner les numéros revient, volontairement ou non, à escamoter le fait que ces textes ont été des feuilles quotidiennes avant d'être repris en volumes. C'est sans doute là que réside le principal bouleversement introduit par le traducteur : en

27. Il précise en effet que « les discours qui composent [cet ouvrage] ont paru d'abord un à un, sur des feuilles volantes, en forme de gazettes » (*Le Speĉtateur ou le Socrate moderne*, t. I, éd. cit., p. III).

réduisant et en réorganisant le texte du *Speĉtator*, il le simplifie au point d'en modifier la portée. Il ne tient pas compte en particulier de l'ambiguïté fondatrice de cette œuvre, de ce contenu qui hésite entre actualité et intemporalité, de ce statut qui, très vite, a été à la fois celui d'un journal quotidien et d'un ouvrage continu en devenir. Le traducteur a choisi pour sa part de ne rien conserver de cette ambivalence, et de métamorphoser le *Speĉtator* en un ensemble de « discours » abstraits, détachés de la réalité quotidienne.

La question se pose dès lors de savoir si *Le Speĉtateur ou le Socrate moderne* ne doit pas être considéré comme un « spectateur », autrement dit comme une œuvre imitée du *Speĉtator*. Les suppressions, les ajouts et les transformations auxquels a procédé le traducteur posent en effet le problème des limites entre traduction et imitation. Plutôt que comme une simple traduction, *Le Speĉtateur ou le Socrate moderne* doit peut-être être regardé comme une adaptation du journal anglais, donc comme un « hypertexte » au sens où Gérard Genette entend ce mot²⁸. On peut même être tenté d'aller plus loin et de renverser davantage encore la perspective. L'immense majorité des « spectateurs » publiés en français au XVIII^e siècle seront en effet des journaux, donc des œuvres qui adoptent le même type de publication que leur modèle. De ce point de vue au moins, ces imitations se rapprocheront davantage du *Speĉtator* que ne le fait sa traduction. Toutefois, il serait excessif de pousser jusque là ce renversement, ne serait-ce qu'en raison de l'influence exercée par cette traduction sur les « spectateurs » publiés par la suite en Europe et dans le monde. Les choix opérés par le traducteur ont en effet déterminé la réception du périodique d'Addison et de Steele à l'échelle internationale : ils ouvrent en particulier la voie à une systématisation du recours à l'anthologie comme moyen de s'appropriier le modèle anglais.

Vers une généralisation du geste anthologique

Pour comprendre l'influence qu'a pu exercer cette traduction sur le phénomène spectral, il convient d'abord de rappeler l'immense

28. Rappelons la définition que G. Genette donne de ce mot dans *Palimpsestes* : « J'appelle [...] hypertexte tout texte dérivé d'un texte antérieur par transformation simple (nous dirons désormais *transformation* tout court) ou par transformation indirecte : nous dirons *imitation*. » (*Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1982, p. 7.)

succès qu'elle a remporté à l'échelle mondiale. *Le Spectateur ou le Socrate moderne* est en effet l'ouvrage qui a permis à la plupart de ses lecteurs, sur le continent européen et jusqu'en Amérique, de connaître le périodique d'Addison et de Steele. Cette très large diffusion s'explique évidemment par le statut de langue internationale que possède à l'époque le français, mais elle a aussi pour origine l'ambition éditoriale de cet ouvrage et la qualité du travail accompli par le traducteur. *Le Spectator* a ainsi rapidement été transposé dans plusieurs autres langues, et il est notamment l'objet d'une traduction allemande dont le premier volume paraît dès 1718²⁹. Mais c'est bien la traduction française qui est demeurée la plus complète, la plus élaborée et la plus respectée autant que la plus lue à l'échelle européenne. Le traducteur français a donc indéniablement joué un rôle de passeur vers les autres littératures nationales. La plupart des traductions qui paraîtront dans d'autres langues prendront d'ailleurs appui non sur les éditions anglaises en volume, mais bien sur les tomes du *Spectateur ou le Socrate moderne*. Dès lors, il est logique que les choix opérés par le traducteur français aient eu des conséquences sur le devenir du genre spectral en Europe.

Si elles sont élaborées à partir du *Spectateur ou le Socrate moderne*, et donc influencées par lui, les traductions ultérieures vont aussi être caractérisées par un travail de réduction de plus en plus systématique : elles sont des sélections de sélections, des anthologies réalisées à partir d'une traduction qui était déjà une anthologie. Les exemples de la traduction italienne, *Il Filosofo alla Moda*³⁰, et de la traduction espagnole, *El Filósofo a la Moda*³¹, sont de ce point de vue assez révélateurs. La traduction italienne a en effet été réalisée à partir de la traduction française, et la traduction espagnole à partir de la traduction italienne. Publiées à soixante années de distance,

29. Cette traduction allemande, qui paraît à Francfort et à Leipzig, a pour titre : *Der Spectateur oder Vernünfftige Betrachtungen über die verderbten sitten der heutigen welt*. Ce titre peut être traduit ainsi : *Le Spectateur, ou Considérations raisonnées sur les mœurs corrompues du monde contemporain*. Comme dans la traduction française, le choix a donc été fait d'explicitier le titre du journal anglais en insistant sur l'ambition morale de l'ouvrage.
30. Le titre complet de cette traduction en deux volumes, parue à Venise en 1728, est : *Il Filosofo alla Moda, ovvero Il Maestro universale di quanto e oggidì proprio ad istruire, e divertire. Ricavato dall'opera di vari scrittori anonimi, intitolato Le Spectateur, ou Le Socrate moderne*.
31. Cette traduction a été publiée à Madrid en 1788. Son titre complet est : *El Filósofo a la Moda o el Maestro universal. Obra periódica que se distribuye al publico los lunes y los jueves de cada semana. Sacada de la obra francesa intitulada Le Spectateur ou Socrate moderne*.

ces deux traductions montrent comment le choix de l'anthologisation peut aboutir, lorsqu'il est répété trop de fois, à l'oubli pur et simple de l'œuvre originelle. Cela apparaît dans les titres mêmes : les traducteurs italien et espagnol ont en effet supprimé le terme « spectateur » et ne semblent avoir voulu conserver que l'idée ajoutée dans la seconde partie du titre français. Ainsi, par déplacements successifs, le « Spectateur » imaginé par Addison et Steele n'est plus désormais qu'un « Philosophe ». Cela apparaît aussi, et surtout, dans le nombre de numéros retenus, qui ne cesse de diminuer d'une traduction à l'autre. *Le Philosophe* italien est en effet composé de 389 textes³², contre 417, rappelons-le, pour les six premiers volumes de la traduction française. Dans le *Philosophe* espagnol, la réduction est plus spectaculaire encore puisque ne sont conservés que soixante « discours », qui sont réunis en trente-six essais. Comme l'a montré Klaus Ertler dans l'étude comparée qu'il a consacrée à ces traductions, les numéros sont en outre présentés dans *Il Filosofo alla Moda*, comme dans *El Filósofo a la Moda*, dans un ordre qui n'a plus rien à voir avec celui du périodique anglais³³. Dans la plupart des cas, les numéros supprimés sont ceux qui font référence au contexte culturel et politique britannique. Et puisque les traducteurs ne peuvent supprimer tout ancrage géographique ou historique, ils changent les lieux et déplacent l'action dans leur propre pays, ce qui les conduit à modifier les noms propres ou à les remplacer par des désignations abstraites. Enfin, la présentation même de ces textes est elle aussi révélatrice d'un écart grandissant par rapport au *Spectator*. Nous l'avons vu, le traducteur français avait supprimé les indications qui, dans l'édition anglaise en volumes, rappelaient la date de publication de chaque numéro avant le début de celui-ci. Les traducteurs italien et espagnol vont plus loin encore puisqu'ils donnent à chaque discours un titre qui oriente le contenu du numéro du côté de la leçon morale. Il n'est pas étonnant qu'au terme d'un tel processus de réduction et de transformation, le lien avec le périodique fondateur ait fini par devenir imperceptible. Ainsi, le *Philosophe* espagnol, qui est la traduction d'une traduction d'une traduction, ne semble même pas connaître l'existence du *Spectator*. Le traducteur

32. Les seuls exemplaires connus de cette traduction contiennent seulement 125 essais, mais une autre édition, perdue aujourd'hui, en comptait 389.

33. « Le réseau européen des "spectateurs" : *El Filósofo a la moda* », dans *Regards sur les « spectateurs »*, K. Ertler, M. Fischer et A. Lévrier, (dir.), *op. cit.*, p. 301-322.

ne mentionne pas le périodique anglais dans son « introduction », et il affirme même que c'est en France que sont nés les journaux de ce type³⁴. À force d'anthologisation, le souvenir même du *Spectator* a donc fini par s'évanouir.

La pratique anthologique a également eu tendance à se généraliser en France et dans l'espace francophone, et ce en dépit du prestige dont *Le Spectateur ou le Socrate moderne* a continué à bénéficier jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Ainsi, des auteurs se sont efforcés de condenser la première traduction française, et d'autres ont proposé de nouvelles traductions, plus restreintes, du périodique fondé par Addison et Steele. Toutes ces sélections ont en commun de témoigner d'une évolution de la réception, et de s'éloigner progressivement non seulement de la lettre mais de l'esprit même du *Spectator*. C'est le cas en particulier d'une anthologie publiée à Amsterdam en 1753, sous le titre *Réduction du Spectateur anglais à ce qu'il contient de meilleur, de plus utile et de plus agréable. Avec nombre d'insertions dans le texte, des additions considérables et quantité de notes*. Cette *Réduction*, conçue par l'écrivain et théologienne Marie Hubert³⁵, s'appuie sur les six premiers volumes de la traduction française. Même si cette anthologie demeure un ouvrage conséquent, puisqu'elle rassemble plus de 200 « discours » ou extraits de « discours » réunis en six tomes, Marie Hubert a choisi de procéder à un véritable tri, pour exclure tout ce qui lui apparaît médiocre ou inconvenant dans *Le Spectateur ou le Socrate moderne*. Dans plusieurs textes préfaciels, et notamment dans l'« avertissement du réducteur » contenu dans le tome I, elle fait ainsi l'éloge de l'ambition didactique des deux auteurs anglais, tout en leur reprochant de sacrifier trop souvent ce projet pour divertir leur lecteur. Elle reproche en particulier au périodique anglais son contenu trop hétérogène :

Bien des gens [...] qui connaissent le mérite des ouvrages du Spectateur, se sont plaints depuis longtemps d'y trouver le bon enchâssé et comme noyé dans une infinité de bagatelles, de contes

34. *El Filósofo a la Moda*, éd. cit., « Introducción », p. 3-4.

35. D'origine suisse, Marie Hubert a surtout vécu à Lyon, où elle est morte en 1753, soit l'année de la parution de cette *Réduction*. Il ne fait pas de doute qu'elle est bien l'auteur de cette anthologie, puisque la page de titre indique « Par l'auteur des XIV lettres ». Cette précision renvoie à l'ouvrage de Marie Hubert paru en 1733, et constitué de 14 lettres, *Le Système des théologiens anciens et modernes, concilié par l'exposition des différents sentiments sur l'état des âmes séparées des corps*.

surannés, d'intrigues amoureuses, de détails insipides, de coteries imaginaires, et ce qu'il y a de pis, de peintures séduisantes, des [sic] expressions libres et tout à fait grossières, dignes du langage des halles : ajoutez que comme plusieurs des discours viennent de différentes plumes, les principes et les maximes n'en sont pas toujours uniformes, et que l'un détruit quelquefois ce que l'autre vient d'établir³⁶.

Le projet de cette *Réduction* est donc de remédier à l'inégalité de cet ensemble trop disparate et de procéder à ce que Marie Hubert nomme « une *séparation*, ou pour mieux dire un *retranchement* de tout ce qui désassortit au but de l'auteur³⁷ ». Elle précise, dans la suite de cet « avertissement du réducteur », que son intention est notamment d'exclure les « discours » dont le contenu est trop spécifique à la culture anglaise, et les numéros qui portent sur « l'esprit poétique³⁸ », autrement dit sur les questions esthétiques. Surtout, elle revendique sa volonté de rejeter tout ce que le *Speŕtator* a de trop frivole et de trop libre dans sa représentation des mœurs. Dans cette *Réduction*, la diversité de ton, de style et de sujets qui caractérise le périodique anglais se trouve donc niée. L'organisation et le contenu même des numéros sont également transformés puisque Marie Hubert remodèle chaque feuille et fusionne parfois plusieurs extraits. Elle introduit en outre un nombre considérable d'ajouts au début, à la fin et au sein même des extraits qu'elle emprunte au *Speŕtator* ou le *Socrate moderne*. Ainsi, elle fait précéder chaque « discours » par un titre qui en dégage la leçon, elle insère des notes de bas de page qui soulignent elles aussi la portée morale du journal anglais, et elle prolonge certains numéros en insérant ses propres réflexions sur le même sujet³⁹.

36. *Réduction du Speŕtateur anglais à ce qu'il contient de meilleur, de plus utile et de plus agréable* [...], Amsterdam, Z. Chatelain et fils, 1753, t. I, p. V.

37. *Ibid.*, p. VIII.

38. *Ibid.*, p. XII.

39. Certains « discours » sont ainsi suivis d'une « addition ». Dans chacune de ces « additions », Marie Hubert revient sur le sujet traité dans le numéro qui précède, pour le compléter en énonçant son propre point de vue ou pour porter un jugement critique sur les idées défendues par l'auteur anglais. Dans le tome I, le discours IX, intitulé « On doit se mettre au-dessus de certains défauts naturels », est le premier à être prolongé par une réflexion de ce type. Marie Hubert n'a conservé qu'un court extrait de ce « discours » (qui porte le numéro XIII dans le 1^{er} tome du *Speŕtateur* ou le *Socrate moderne*, et constitue la traduction du 17^e numéro du *Speŕtator*). Dans son « addition », elle justifie

Une autre caractéristique des anthologies publiées au XVIII^e et au XIX^e siècle, en France comme ailleurs en Europe, est de privilégier de plus en plus l'apport d'Addison, à mesure que la célébrité de ce dernier augmente et que pâlit au contraire l'étoile de Steele. Ce choix est revendiqué dans le titre même d'une nouvelle traduction française du *Spectator*, attribuée à Jean-Pierre d'Açarq, et parue en 1777 sous le titre *L'Esprit d'Addison [sic], ou les Beautés du Spectateur, du Babillard et du Gardien*⁴⁰. Ce nouveau traducteur se montre dans l'ensemble très fidèle au périodique fondateur. Ainsi, il n'hésite pas à critiquer certains choix de son prédécesseur et choisit de réintégrer à leur place des numéros du *Spectator* délaissés dans les six premiers volumes du *Spectateur ou le Socrate moderne*⁴¹. Cet *Esprit d'Addison* pourrait donc être un retour aux sources, mais il n'en est évidemment rien. Comme son titre l'indique, cette traduction opère en effet un nouveau basculement puisqu'elle délaisse toutes les feuilles rédigées par Steele, sans aucune exception. Avec cette nouvelle traduction du *Spectator*, comme avec la *Réduction du Spectateur anglais* parue deux décennies plus tôt, la démarche anthologique trouve à la fois sa justification et sa limite : ces ouvrages ont su s'adapter à l'évolution du goût du public, et ont contribué à prolonger le succès du *Spectator* dans la seconde moitié du siècle. Mais en resserrant et en modifiant le texte qu'ils prétendaient servir, ces « réductions » ont pris le risque de ne présenter à leur public qu'un échantillonnage peu représentatif, voire dépourvu de cohérence.

*

L'anthologie a donc été le moyen grâce auquel les feuilles du *Spectator* ont pu connaître un succès international aussi durable. En dépit de son sérieux et de sa fidélité à l'original, *Le Spectateur ou le Socrate moderne* était en effet déjà un choix de textes et non une

la coupe à laquelle elle a procédé en estimant que ce sujet a « donn[é] lieu à l'auteur de s'égayer un peu longuement » (*ibid.*, p. 57).

40. *L'Esprit d'Addison, ou les Beautés du Spectateur, du Babillard et du Gardien, consistant principalement dans une collection des feuilles de Mr. Addison, avec un précis de sa vie. Ouvrage nouvellement traduit de l'anglais, par Mr. J. P. A.*, Yverdon, Imprimerie de la Société littéraire et typographique, 1777. Sur les « esprits » d'auteur voir la contribution de F. Gevrey dans ce volume.
41. C'est le cas par exemple du numéro 10, que le premier traducteur avait omis et qui devient ici le 7^e « discours », ou des numéros 13 et 18, qui portent sur l'opéra italien et deviennent ici les « discours » 9 et 12.

traduction complète. En outre, au cours du XVIII^e siècle, la publication de sélections toujours plus resserrées est devenue la règle en France comme ailleurs. On peut bien sûr l'expliquer par le goût grandissant que le public manifeste pour la pratique anthologique à partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Toutefois, une autre raison doit être invoquée dans le cas de la tradition spectatorial : le recours à l'anthologie s'est en effet avéré de plus en plus indispensable à mesure que s'élargissait l'écart temporel avec le périodique fondateur. Il a fallu en effet acclimater ce modèle non seulement à de nouveaux contextes nationaux, mais aussi à des époques de plus en plus éloignées de celle qui avait vu naître le *Spectator*.

Au XIX^e siècle, auteurs et éditeurs ont très logiquement continué à utiliser le procédé de l'anthologie pour faire survivre le genre spectatorial. Mais cette pratique est devenue de plus en plus artificielle, et finalement de plus en plus vaine. À de rares exceptions près, le phénomène des « spectateurs » connaît en effet un déclin assez rapide dès le début du XIX^e siècle. Le *Spectator* n'a pu échapper dans un premier temps à ce destin que par le biais d'anthologies toujours plus éloignées de ce que Steele et Addison avaient voulu faire de leur journal. Certaines de ces sélections, en Angleterre surtout, se concentrent sur des aspects fantaisistes et anecdotiques. Ainsi, la préférence du public anglais pour l'ami du journaliste fictif, Sir Roger de Coverley, conduira les éditeurs à publier des choix de numéros mettant en scène ce personnage haut en couleur⁴². Mais, à l'image de la *Réduction* proposée au XVIII^e siècle par Marie Hubert, les anthologies constituées à partir du *Spectator* ou de sa traduction française privilégieront surtout, et de plus en plus, les numéros à forte connotation morale. Au XIX^e siècle, en Angleterre, les sélections du *Spectator* tendent ainsi à changer le *Spectator* en un manuel de civilité, ou en un traité d'éducation destiné à instruire les jeunes gens et les jeunes filles.

Cette généralisation de la démarche anthologique n'a pas empêché le public de se détourner peu à peu de la lecture du *Spectator*. Il est même possible de se demander si la réduction du journal anglais à un ouvrage pédagogique abstrait n'a pas contribué à cette

42. Ces anthologies consacrées à sir Roger ne conservent en général qu'un nombre limité de numéros, mais sont souvent enrichies d'illustrations. Voir, entre autres exemples, *Sir Roger de Coverley : by the Spectator*, Boston, Ticknor et al., 1852 et *Days with Sir Roger de Coverley : reprint from the Spectator*, Londres, Macmillan, 1886.

désaffection, car les lecteurs ne pouvaient que se lasser de discours devenus répétitifs et austères. Les auteurs de ces anthologies ont sans doute eu le tort, à force de réductions successives, de perdre de vue ce qui avait fait le succès d'Addison et de Steele : leur capacité à refléter au quotidien la vie grouillante de la capitale anglaise, l'animation des rues, les discussions des cafés, l'atmosphère des clubs, les commentaires à la sortie des spectacles, les conversations féminines autour de la table à thé. Les anthologies ont-il est vrai eu le mérite de prolonger longtemps l'intérêt du public pour le *Spectator*. Mais au bout du compte, avant d'être presque oublié, ce journal n'aura pu survivre qu'en se reniant.